

mieux en mieux ; l'Empereur convenait avoir eu un moment de dégoût ; il avait un instant , me disait-il , vu passer sa *furia francese* ; mais je l'avais ranimé , disait-il , par une méthode qu'il trouvait sûre , infaillible , la meilleure de toutes les méthodes ; celle de lire et d'analyser une seule page et de la recommencer jusqu'à ce qu'elle fût sue imperturbablement : les règles grammaticales s'expliquent chemin faisant ; de la sorte , il n'y a pas un moment de perdu pour l'étude et la mémoire ; les progrès semblent lents d'abord , on croit avancer peu ; mais quand on arrive à la cinquantième page , on est tout étonné de savoir la langue. Nous avons donc ajouté une page de Télémaque au reste de notre leçon , et nous nous en trouvions très-bien. Du reste l'Empereur , en ce moment , bien qu'il n'eût encore que vingt ou vingt-cinq leçons complètes , parcourait tous les livres , aurait fait entendre par écrit , ce dont il eût eu besoin. Il ne comprenait pas tout , il est vrai ; mais on ne pourrait désormais lui rien cacher , disait-il , et c'était immense , c'était une conquête achevée.

La campagne d'Égypte était com-

plétée avec Bertrand , autant que le manque de matériaux pouvait le permettre. L'Empereur entamait , avec l'un de ces Messieurs , une nouvelle époque bien précieuse , celle du départ de Fontainebleau jusqu'au retour à Paris et sa seconde abdication. Il ne possédait aucune pièce sur ces événemens si rapides ; mais c'est cette rapidité qui me faisait le supplier d'employer sa mémoire à consacrer des circonstances que les événemens ou l'esprit de parti pourrait affaiblir ou dénaturer.

L'Empereur revoyait aussi fort souvent avec moi les divers chapitres de la campagne d'Italie ; le moment qui précédait le diner était consacré d'ordinaire à cette révision. Il m'avait chargé de couper chaque chapitre d'une manière régulière , uniforme ; d'en indiquer les paragraphes convenables ; d'en noter et d'en recueillir les pièces justificatives , etc. , etc. C'est ce qu'il appelait la triture ou la charlatannerie de l'éditeur.

« Et cela vous regarde , me disait-il un  
 » jour , avec une grâce et une bonté qui  
 » me pénétraient ; ce sera désormais  
 » votre bien : la campagne d'Italie por-  
 » tera votre nom , et la campagne

» d'Egypte celui de Bertrand. Je veux  
 » qu'elle fasse tout-à-la-fois la fortune  
 » de votre poche et celle de votre mé-  
 » moire; vous aurez toujours bien là  
 » cent mille francs, et votre nom durera  
 » autant que le souvenir de mes batailles.»

Quant à nos après-dînées, le reversi était tombé à plat une seconde fois, sa reprise n'avait pu durer; dès le deuxième ou troisième tour, les cartes étaient abandonnées pour la conversation. Nous avions repris les lectures; nos romans étant épuisés, les pièces de théâtre nous occupaient en ce moment, les tragédies surtout. L'Empereur les aime particulièrement, et se plaît à les analyser: il y porte une logique singulière et beaucoup de goût. Il sait une foule de vers dont il se souvient depuis son enfance, époque, dit-il, où il savait beaucoup plus qu'aujourd'hui. L'Empereur est ravi de Racine, il y trouve de vraies délices; il admire éminemment Corneille, et fait fort peu de cas de Voltaire, plein, dit-il, de boursoufflure, de clinquant; toujours faux, ne connaissant ni les hommes ni les choses, ni la vérité, ni la grandeur des passions.

L'Empereur, à un de ses couchers à

Saint-Cloud, analysait la pièce qui venait de se jouer, c'était *Hector*, par *Luce de Lancival*: cette pièce lui plaisait beaucoup; elle avait de la chaleur, de l'élan, il l'appelait une pièce de *quartier général*, assurant qu'on irait mieux à l'ennemi après l'avoir entendue; qu'il en faudrait beaucoup dans cet esprit, etc.

Dè là passant aux drames, qu'il appelait les tragédies des femmes de chambre, il les disait capables de supporter au plus la première représentation; ils allaient ensuite toujours en perdant; une bonne tragédie, au contraire, gagnait chaque jour davantage. La haute tragédie, continuait-il, était l'école des grands hommes; c'était le devoir des souverains de l'encourager et de la répandre; et il n'était pas nécessaire, prétendait-il, d'être poète pour la juger, il suffisait de connaître les hommes et les choses, d'avoir de l'élévation et d'être homme d'État; et s'animant par degré;  
 « La tragédie, disait-il avec chaleur,  
 » échauffe l'âme, élève le cœur, peut et  
 » doit créer des héros. Sous ce rapport,  
 » peut-être, la France doit à *Corneille*  
 » une partie de ses belles actions; aussi,  
 » Messieurs, s'il vivait, je le ferais Prince.»

Une autre fois, pareillement à son coucher, il analysait et condamnait *les États de Blois*, qu'on venait de jouer sur le théâtre de la Cour pour la première fois; et apercevant parmi nous l'architrésorier Lebrun, littérateur fort distingué, il lui demanda son opinion: celui-ci, sans doute dans l'intérêt de l'auteur, se contenta de répondre que le sujet était mauvais. « Mais ce serait la première faute de M. Rénouard, répliqua l'Empereur, il l'a choisi lui-même, personne ne le lui a imposé; et puis, il n'est pas de sujet si mauvais dont le grand talent ne sache tirer quelque parti: et Corneille serait encore sans doute Corneille, même dans celui-ci. Quant à M. Rénouard, il a manqué tout à fait son affaire; il ne montre ici d'autre talent que celui de la versification, tout le reste est mauvais, très-mauvais: sa conception, ses détails, son résultat, sont manqués; il viole la vérité de l'histoire; ses caractères sont faux, sa politique est dangereuse, et peut être nuisible. Cette circonstance me confirme, ce que du reste chacun sait très-bien, qu'il est une énorme différence entre la lecture et la repré-

» sentation d'une pièce. J'avais cru d'abord que celle-ci pouvait passer: ce n'est que ce soir que j'en ai vu les inconvéniens: les éloges prodigués aux Bourbons sont les moindres; les diatribes contre les révolutionnaires sont bien pires encore. M. Rénouard a été faire, du chef des Seize, le capucin Chabot de la Convention. Il y a dans sa pièce pour tous les partis, pour toutes les passions; si je la laissais donner dans Paris, on pourrait venir m'aprendre que cinquante personnes se sont égorgées dans le parterre. De plus, l'auteur a fait de Henri IV un vrai Philinte, et du duc de Guise un Figaro, ce qui est trop choquant en histoire. Le duc de Guise était un des plus grands personnages de son temps, avec des qualités et des talens supérieurs, et auquel il ne manqua que d'oser, pour commencer, dès-lors, la quatrième dynastie; de plus, c'est un parent de l'Impératrice, un prince de la maison d'Autriche avec qui nous sommes en amitié, dont l'ambassadeur était présent ce soir à la représentation. L'auteur a plus d'une fois étrangement méconnu toutes les convenances. » Et l'Empereur

disait ensuite se raffermir plus que jamais dans la détermination qu'il avait prise, de ne pas laisser jouer une tragédie nouvelle sur le théâtre public, avant qu'elle n'eût été mise à l'épreuve sur le théâtre de la Cour. Il fit donc interdire la représentation des États de Blois. Mais ce qui est bien digne de remarque, c'est que sous le Roi, cette pièce a reparu solennellement avec toute la faveur que devait lui donner la proscription de l'Empereur, et qu'elle est tombée néanmoins, tant avait été juste le jugement que Napoléon en avait porté.

*Talma*, le célèbre tragique, parvenait très-souvent jusqu'à l'Empereur, qui faisait grand cas de son talent et le récompensait magnifiquement. Quand le Premier Consul devint Empereur, les bruits de Paris furent qu'il faisait venir *Talma* pour prendre des leçons d'attitude et de costume. L'Empereur, qui n'ignorait jamais rien de ce qui se disait contre lui, en plaisantait un jour *Talma*: celui-ci en demeurait déconcerté, confondu. « Vous avez tort, lui disait l'Empereur, je n'aurais sans doute eu rien de mieux à faire, si toutefois j'en avais eu le temps. » Et alors c'était lui qui

donnait à *Talma* des leçons sur son art: « Racine, lui disait-il, a mal à propos chargé *Oreste* en niaiseries, et vous le chargez encore davantage; dans la Mort de Pompée, vous ne jouez pas *César* en grand homme; dans *Britannicus*, vous ne jouez pas *Néron* en tyran, etc. » et tout le monde sait que ce grand acteur a fait en effet depuis de grandes corrections dans ces rôles fameux.

Jeudi 29.

Les faiseurs d'affaires dans la révolution. — Crédit de l'Empereur à son retour. — Sa réputation dans les bureaux comme vérificateur. — Ministres des Finances, du Trésor. — Cadastre.

Après le travail, l'Empereur a été se promener dans le jardin; nous sommes ensuite montés en calèche; il faisait tout à fait nuit, et pleuvait fort quand nous sommes rentrés.

Après le diner, et pendant le café, que nous avons pris à table dans la salle à manger, la conversation est tombée sur ce qu'on appelle à Paris les *gens d'affaires*, les *grandes fortunes* acquises dans la révolution. Il n'était pas une de ces personnes dont l'Empereur ne con-

nût le nom, la famille, les affaires et le degré de moralité.

A peine Premier Consul, il se trouva aux prises, dit-il, avec la célèbre Madame *Récamier* : son père avait été placé dans les postes; Napoléon en entrant au Gouvernement, avait été obligé de signer de confiance une foule de listes; mais il eut bientôt établi une grande surveillance dans toutes les parties; il trouva qu'une correspondance avec les Chouans se faisait sous le couvert de M. Bernard, père de M<sup>me</sup> Récamier : il fut aussitôt destitué, et courait risque d'être jugé, et mis à mort. Sa fille accourut auprès du Premier Consul, et, sur ses sollicitations, le Premier Consul voulut bien faire grâce du procès; mais il fut inébranlable sur le reste, et M<sup>me</sup> Récamier, habituée à tout obtenir, ne prétendait à rien moins qu'à la réintégration de son père : telles étaient les mœurs du temps. Cette sévérité de la part du Premier Consul fit jeter les hauts cris, on n'y était pas accoutumé; M<sup>me</sup> Récamier et ses partisans, qui étaient fort nombreux, ne le lui pardonnèrent jamais.

Les fournisseurs et les faiseurs d'affaires étaient ceux surtout qui tenaient

le plus au cœur du nouveau magistrat suprême, qui appelait cette classe le fléau, la lèpre d'une nation. L'Empereur observait que la France entière n'aurait pas suffi alors à ceux de Paris; qu'à son arrivée à la tête des affaires ils composaient une véritable puissance, et qu'ils étaient des plus dangereux pour l'État, dont ils obstruaient et corrompaient les ressorts par leurs intrigues, celles de leurs agens et de leur nombreuse clientèle. Au vrai, ils ne pouvaient, disait-il, jamais présenter que des sources empoisonnées et ruineuses, à la façon des juifs et des usuriers. Ils avaient déconsidéré le Directoire, et ils prétendaient bien diriger aussi le Consulat : on peut dire qu'ils composaient alors la tête de la société, qu'ils y tenaient le premier rang.

« Un des plus grands pas rétrogrades, » disait l'Empereur, que je fis faire à la » société, vers son état et ses mœurs » passées, fut de faire rentrer tout ce » faux lustre dans la foule; jamais je n'en » voulus élever aucun aux honneurs : de » toutes les aristocraties, celle-là me » semblait la pire. »

L'Empereur rend à Lebrun la justice

de l'avoir affermi spécialement dans ce principe. « Ce parti m'en a toujours voulu depuis, disait l'Empereur ; mais ce qu'il m'a bien moins pardonné encore, c'est l'inquisition sévère que je faisais exercer dans leurs comptes vis-à-vis du Gouvernement. »

L'Empereur disait avoir fait à ce sujet un usage admirable de son conseil d'Etat : il nommait une commission de quatre ou cinq de ses membres, gens intègres et capables ; ils lui faisaient leur rapport, et lui, Premier Consul ou Empereur, n'avait plus, s'il y avait lieu à poursuites, qu'à apposer au bas : *Renvoyé au Grand Juge pour faire exécuter les lois*. Arrivés à ce point, les impliqués venaient d'ordinaire à composition ; ils regorgaient un, deux, trois, quatre millions, plutôt que de se laisser poursuivre. L'Empereur savait bien que tous ces faits étaient faussement représentés dans les cercles de la capitale, qu'ils lui créaient une foule d'ennemis, lui attiraient les reproches d'arbitraire et de tyrannie ; mais il acquittait un grand devoir vis-à-vis de la société en masse, et elle devait, pensait-il, lui tenir compte de pareilles mesures vis-à-vis ces sangsues publiques.

« Les hommes sont toujours les mêmes, disait Napoléon ; depuis Pharamon, les traitans se sont toujours conduits ainsi, et on en a toujours usé de même à leur égard ; mais à aucune époque de la monarchie, ils n'ont été attaqués avec des formes aussi légales, ni abordés avec autant d'énergie et de franchise que par moi. L'opinion des gens d'affaires eux-mêmes était bien différente de celle des salons ; ceux qui avaient de la moralité et de la droiture, trouvaient même une nouvelle garantie dans cette extrême sévérité, et il s'en est vu une preuve bien remarquable au retour de l'île d'Elbe ; des maisons de Londres, d'Amsterdam, m'ont ouvert secrètement un crédit de quatre-vingts à cent millions, au simple taux de sept à huit pour cent. L'argent qu'elles déposaient au trésor à Paris, net de tout, leur était payé par des rentes sur le grand-livre à cinquante ; elles étaient alors pour le public à cinquante-six ou cinquante-sept. »

Cette ressource, si utile pour les affaires, dans la crise où l'on se trouvait, et si satisfaisante, si flatteuse pour celui qui en était l'objet, prouve l'opinion

véritable que l'on avait en Europe sur l'Empereur, et la confiance qu'il inspirait dans les affaires. Cette négociation, inconnue dans le temps, explique, ce qu'on ne comprit pas alors à Paris, les moyens financiers que l'Empereur se trouva posséder tout-à-coup à son retour.

L'Empereur jouissait d'une réputation singulière parmi tous les bureaucrates et les faiseurs de chiffres; c'est qu'il s'y entendait réellement beaucoup lui-même. « Ce qui commença ma réputation, disait-il, fut que vérifiant la balance d'une année lors du Consulat, je relevai une erreur de deux millions qui se trouvaient au désavantage de la République. M. Dufresne, alors chef de la trésorerie, au demeurant parfaitement honnête, n'en voulait d'abord rien croire; pourtant c'était une affaire de chiffres, il fallut bien en convenir. On fut plusieurs mois à la trésorerie à pouvoir découvrir l'erreur: elle se trouva enfin dans un compte du fournisseur Séguin, qui en convint aussitôt, sur la présentation des pièces, et restitua, disant qu'il s'était trompé. »

Une autre fois, Napoléon, visitant la solde de la garnison de Paris, marqua

un article de soixante et quelques mille francs, affectés à un détachement qu'il assura n'avoir jamais été dans la capitale. Le ministre nota cet objet, comme par complaisance, intérieurement convaincu que l'Empereur se trompait; c'était pourtant vrai, et la somme dut être rétablie\*.

---

\* La publication du Mémorial m'a fait recevoir de l'autorité la plus compétente (le Ministre même du Trésor), la confirmation la plus positive de l'article ci-dessus: voici les détails qui m'ont été adressés à ce sujet. Je les transcris littéralement.

« Tous les dix jours (décadi) le directeur, ensuite ministre du trésor, apportait au Premier Consul des états de la situation de toutes les parties de la finance; ils formaient un volume de trente-cinq à quarante pages grand in-folio. C'étaient de nombreuses colonnes de chiffres, auxquelles dix commis avaient travaillé pendant plusieurs jours. Le Premier Consul les parcourant, s'arrêtait à divers articles, demandait des explications, en donnait lui-même; c'était une chose merveilleuse que sa promptitude à démêler, dans ces lignes pressées, ce qui était vraiment important. Un jour, dans le cours du travail, son doigt s'arrêta sur un article de soixante mille francs payés à un régiment. Il le fait remarquer au ministre et dit: « La somme a-t-elle été payée à Paris? — Sans doute. — Les pièces bien vérifiées? — Assurément. — Eh bien! c'est une

L'Empereur regardait comme de la plus haute importance la séparation du ministère des finances d'avec celui du trésor : elle amenait la distinction des objets, et créait un contrôle mutuel. Le ministre du trésor était, sous un chef tel que lui, l'homme le plus important de l'Empire, disait-il ; non pas comme ministre du trésor, mais comme contrôleur-général : toutes les ordonnances de l'Empire lui passaient sous les yeux ; il pouvait donc découvrir les vols et les abus de quelque part qu'ils vissent, et les faire connaître en secret au souverain ; ce qui arrivait en effet journellement.

La *spécialité* était un autre point sur lequel il s'arrêtait avec complaisance, comme ayant été un des ressorts les plus heureux de son administration.

Parlant du *cadastre*, tel qu'il l'avait arrêté, il disait qu'il eût pu être consi-

---

» grande fraude, le détachement est à cent  
» lieues d'ici : voyez dès aujourd'hui s'il y a du  
» remède. »

» Je me fis rendre compte ; c'était une fraude  
» hardie, commise à l'aide de formules imprin-  
» mées, revêtues de signatures parfaitement  
» imitées. »

déré à lui seul comme la véritable constitution de l'Empire ; c'est-à-dire la véritable garantie des propriétés, et la certitude de l'indépendance de chacun ; car une fois établi, et la législature ayant fixé l'impôt, chacun faisait aussitôt son propre compte, et n'avait plus à craindre l'arbitraire de l'autorité ou celle des répartiteurs, qui est le point le plus sensible et le moyen le plus sûr pour forcer à la soumission. L'Empereur, durant cette conversation, a donné son opinion sur les talens et le caractère de MM. *Gaudin, Mollien, Louis*, ainsi que la plupart de ses autres ministres et conseillers d'État, et a terminé le sujet en concluant qu'il était venu à bout de créer une administration la plus pure et la plus énergique sans doute de l'Europe ; et qu'il en possédait tellement les détails lui-même, qu'il pensait qu'avec les Moniteurs seuls, il serait en état de tracer d'ici l'histoire de toute l'administration financière de la France durant son règne.

*Vendredi 1<sup>er</sup> Mars.*

Aujourd'hui sont arrivés des bâtimens venant du Cap ; l'un deux était le Wel-



lesley, de soixante-quatorze canons, qui portait dans sa cale un autre vaisseau démonté. Ils avaient été construits tous les deux dans l'Inde, en bois de teck, à trois quarts meilleur marché qu'en Angleterre. Ce bois est excellent, et le vaisseau de nature à durer beaucoup plus long-temps que ceux d'Europe; mais jusqu'ici on se plaint qu'ils marchent moins bien; toutefois c'est une révolution probable qui se prépare dans les matériaux et la construction de la marine anglaise.

*Samedi 2.*

La flotte de la Chine est arrivée ce matin; plusieurs vaisseaux sont entrés successivement dans la journée, et beaucoup d'autres sont demeurés en vue: c'est la joie, la fête, la moisson de l'île. L'argent que laissent les passagers pendant leur courte relâche, fait une grande partie des revenus des habitans.

A cinq heures, l'Empereur est sorti dans le jardin, et est descendu à pied jusqu'à l'ouverture d'une gorge d'où l'on découvrait plusieurs vaisseaux faisant route à toutes voiles pour le mouillage. Le dernier bâtiment, venu du Cap, avait

apporté un phaéton pour l'Empereur: il a voulu l'essayer ce soir, il y est monté avec le Grand-Maréchal, et a fait un tour dans le parc; il a trouvé cette espèce de voiture inutile ici et ridicule pour lui. Le soir, après dîner, l'Empereur se sentait fatigué, il se plaignait depuis plusieurs jours; il s'est retiré de fort bonne heure.

*Dimanche 3.*

Sur l'invasion en Angleterre. — Détails.

L'Empereur m'a fait venir sur les deux heures; il faisait sa toilette et m'a dit que je voyais en lui un homme mort, bon à enterrer; que je devais en savoir quelque chose, qu'il avait dû m'éveiller souvent dans la nuit. Effectivement je l'avais entendu constamment tousser et éternuer; il avait un rhume de cerveau des plus violens; il l'avait pris hier au soir, en demeurant trop tard à l'humidité; il se promettait bien, à l'avenir, d'être toujours rentré à six heures. La toilette faite, il s'est mis à travailler un moment à l'anglais; cela n'a pas été long, il était réellement accablé, tant il avait la tête prise. Il m'a dit de m'asseoir à côté de lui, et m'a fait bavarder

plus de deux heures sur Londres, durant mon émigration. Un moment il a dit : « Ont-ils eu bien peur de mon invasion en Angleterre ? Quelle fut alors l'opinion générale à ce sujet ? — Sire, ai-je répondu, je ne saurais vous le dire, j'étais déjà repassé en France. Mais dans les salons de Paris, nous en faisons des gorges chaudes, et les Anglais qui s'y trouvaient faisaient comme nous : nous racontions que chacun, jusqu'à Brunet même, s'en moquait, et que vous aviez fait mettre ce dernier en prison, pour avoir eu l'insolence de plaisanter dans ses rôles, avec des coquilles de noix surnageant dans une cuvette, ce qu'il appelait travailler aussi à sa petite flottille. — Eh bien, a repris l'Empereur, vous avez pu en rire à Paris, mais Pitt n'en riait pas dans Londres ; il eut bientôt mesuré toute l'étendue du danger ; aussi me jeta-t-il une coalition sur le dos au moment où je levais le bras pour frapper. Jamais l'oligarchie anglaise ne courut de plus grand péril.

» Je m'étais ménagé la possibilité du débarquement ; je possédais la meilleure armée qui fut jamais, celle d'Aus-

» terlitz, c'est tout dire. Quatre jours m'eussent suffi pour me trouver dans Londres ; je n'y serais point entré en conquérant, mais en libérateur : j'aurais renouvelé Guillaume III, mais avec plus de générosité et de désintéressement. La discipline de mon armée eût été parfaite, elle se fût conduite dans Londres, comme si elle eût été encore dans Paris : point de sacrifices, pas même de contributions exigées des Anglais ; nous ne leur eussions pas présenté des vainqueurs, mais des frères qui venaient les rendre à la liberté, à leurs droits. Je leur eusse dit de s'assembler, de travailler eux-mêmes à leur régénération, qu'ils étaient nos aînés en fait de législation politique ; que nous ne voulions y être pour rien, autrement que pour jouir de leur bonheur et de leur prospérité, et j'eusse été strictement de bonne foi. Aussi, quelques mois ne se seraient pas écoulés, que ces deux nations, si violemment ennemies, n'eussent plus composé que des peuples identifiés désormais par leurs principes, leurs maximes, leurs intérêts ; et je serais parti de là pour opérer, du Midi au

» Nord, sous les couleurs républicaines  
 » (j'étais alors Premier Consul), la  
 » régénération européenne, que plus  
 » tard j'ai été sur le point d'opérer du  
 » Nord au Midi, sous les formes monar-  
 » chiques. Et ces deux systèmes pouvaient  
 » être également bons, puisqu'ils ten-  
 » daient tous les deux au même but, et  
 » se seraient tous deux opérés avec fer-  
 » meté, modération et bonne foi. Que  
 » de maux qui nous sont connus, que  
 » de maux que nous ne connaissons pas  
 » encore, eussent été épargnés à cette  
 » pauvre Europe! Jamais projet, plus  
 » large dans les intérêts de la civilisation,  
 » ne fut conçu avec des intentions plus  
 » généreuses, et n'approcha davantage  
 » de son exécution. Et, chose bien re-  
 » marquable, les obstacles qui m'ont  
 » fait échouer ne sont point venus des  
 » hommes; ils sont tous venus des élé-  
 » mens: dans le Midi, c'est la mer qui  
 » m'a perdu; et c'est l'incendie de Mos-  
 » cow, les glaces de l'hiver, qui m'ont  
 » perdu dans le Nord; ainsi, l'eau, l'air  
 » et le feu, toute la nature, et rien que  
 » la nature; voilà quels ont été les en-  
 » nemis d'une régénération universelle,  
 » commandée par la nature même!...

» Les problèmes de la Providence sont  
 » insolubles!!!... »

Après quelques instans de silence,  
 l'Empereur en est revenu à développer  
 son invasion: « On croyait, a-t-il dit, que  
 » mon invasion n'était qu'une vaine me-  
 » nace, parce qu'on ne voyait aucun  
 » moyen raisonnable de la tenter; mais  
 » je m'y étais pris de loin, j'opérais sans  
 » être aperçu; j'avais dispersé tous nos  
 » vaisseaux, les Anglais étaient obligés  
 » de courir après sur les divers points du  
 » globe; les nôtres pourtant n'avaient  
 » d'autre but que de revenir, à l'impro-  
 » viste, et tout à la fois, se réunir en  
 » masse sur nos côtes. Je devais avoir  
 » soixante-dix ou quatre-vingts vaisseaux  
 » français ou espagnols dans la Manche;  
 » j'avais calculé que j'en demeurerais  
 » maître pendant deux mois; j'avais trois  
 » ou quatre mille petits bâtimens qui  
 » n'attendaient que le signal; mes cent  
 » mille hommes faisaient chaque jour la  
 » manœuvre de l'embarquement et du dé-  
 » barquement, comme tout autre temps  
 » de leur exercice; ils étaient pleins d'ar-  
 » deur et de bonne volonté, l'entreprise  
 » était très-populaire parmi les Français,  
 » et nous étions appelés par les vœux